

## La dame en noir

THÉÂTRE. Keene et Bezace  
confrontent un voyageur  
à sa mémoire.

DIDIER BEZACE AIME RESTER FIDÈLE à des obsessions humaines et esthétiques. Lorsqu'on a suivi ses derniers spectacles et qu'on vient voir *Objet perdu*, on retrouve sa complicité avec un grand auteur autrichien, Daniel Keene. Et l'on est surpris par le décor de Jean Haas, qui reprend la même idée que pour la pièce de Rattigan, *la Version de Browning* : des gradins descendent vers le spectateur. Bien entendu, c'est volontaire, et cette similarité est utilisée pour dire autre chose. La fois précédente, ces gradins étaient ceux d'une salle de classe. Ici, ils évoquent un au-delà qui prend la forme d'un théâtre où viennent se confier les personnages.

*Objet perdu* est la réunion de trois pièces brèves de Keene, que Bezace a articulées comme si elles n'étaient qu'une même œuvre. Un vieil homme avec une valise vient dans un bar situé à l'avant-scène. Il parle au garçon, tout est banal, sauf la présence de cet homme qui semble avoir traversé des siècles de vie et n'être qu'un survivant. Une femme en manteau noir arrive, qui vient le chercher. Est-elle la Mort ? En fait, Keene a conçu un personnage plus complexe que la traditionnelle faucheuse. C'est plutôt une passeuse, une sauveuse de mémoire. Elle accompagne les personnes qui s'en vont mais gardent leurs souvenirs, leurs objets, ce qui fait leur richesse humaine et leur culture. Des parents du vieil homme apparaissent, qui s'interrogent sur la nécessité d'oublier et celle de ne pas oublier. L'homme, parmi ces fantômes, revit ce qu'il avait voulu effacer : sa déportation, les camps, l'enfant qu'il était et qu'il retrouve *in extremis*.

Le spectacle de Bezace exige de ses acteurs l'intensité maximale du jeu minimal. Le vieil homme est joué par un interprète bouleversant, Jacques Herlin, comédien présent et absent, proche et lointain, qui semble à la fois écrasé par la vie et régénéré par elle. Catherine Hiegel dit, entre autres, une confession ininterrompue d'une bonne vingtaine de minutes avec une admirable maîtrise de la sensibilité de chaque mot. Austère, prenant le spectateur dans une dimension théâtrale inhabituelle, cet *Objet perdu* exige une concentration extrême, avant de hanter, longtemps.

GILLES COSTAZ

*Objet perdu*, théâtre de la Commune, Aubervilliers,  
01 48 33 16 16, jusqu'au 16 juin. Traduction de Séverine  
Magois aux éditions Théâtrales dans le volume *Pièces courtes*.



MARC DAVAU